

L'INVOLONTAIRE

Blandine de Caunes

L'INVOLONTAIRE

roman

PHÉBUS

© Libella, Paris, 2015.

p. 41 : Paul Morand, *Montociel*, © Éditions Gallimard.

p. 67 : Henri Michaux, *La nuit remue*, © Éditions Gallimard.

p. 89 : Eugène Ionesco, *Journal en miettes*, © Mercure de France, 1967.

p. 147 : Ernest Hemingway, *L'Adieu aux armes*, traduction Maurice-Edgar
Coindreau, © Hemingway Foreign Rights Trust, © Éditions Gallimard.

I.S.B.N. : 978-2-7529-1025-7

Note de l'éditeur

Rééditer un roman paru il y a près de quarante ans n'est pas chose ordinaire, mais s'impose pourtant dès lors que les thèmes abordés sont servis par un style d'une grande modernité. La littérature n'a pas d'âge. Elle peut être d'une autre époque sans porter une ride. *L'Involontaire*, insolite éducation sentimentale d'une jeune fille épicurienne et mélancolique, capable des pires égoïsmes comme des élans les plus sincères, traite de la difficulté renouvelée à chaque génération de devenir soi-même afin d'apprendre à vivre ses désirs, ses émotions et ses rêves à l'aune des réalités. Trouver sa place sans renoncer. Connaître l'amour sans reniement. Aimer. S'aimer. Et avoir le courage, parfois, de faire de la peine. Jane a vingt ans. Insolente, sensible, cruelle, elle aime à perdre la raison, s'ennuie, fait des folies; elle peut être romantique en diable telle une héroïne du XVIII^e siècle ou coriace comme une Zazie pétulante. Jane est universelle et unique tout à la fois; l'allumette qui peut craquer à chaque instant avec un léger bruit de soufre et mettre le feu au quotidien d'un homme. Mélange explosif de sagesse instinctive, d'humour et d'impétuosité, cette jeune fille de toujours pratique l'amoralité comme un art

de vivre. Par sa liberté de ton et de pensée, Blandine de Caunes s'inscrit dans la lignée de Françoise Sagan et de Louise de Vilmorin. Car, ne nous y trompons pas, le livre est grave sous ses aspects frivoles.

Fragile et féroce, Jane se cherche. Elle sera la femme de demain. On aimerait la rencontrer, une fois, ou même avoir la chance de la voir traverser Paris, si réelle, qu'il était inconcevable que d'autres lecteurs ne puissent en profiter.

LIONEL BESNIER

À Alain

À Daniel A.

«Le plaisir est l'objet, le devoir et le but de tous les êtres raisonnables.»

VOLTAIRE, *Épîtres*.

Elle est dans sa chambre, Jane. Tout à l'heure les plombs ont sauté. Sa chambre et sa salle de bains sont dans l'obscurité; mais pas le couloir ni la cuisine. Alors elle a ouvert la porte qui donne sur le couloir et elle voit vaguement. Pourtant depuis un mois sa lampe, qui pend à un fil rouge du plafond, s'allumait à l'aide d'un manche à balai; elle tapait trois ou quatre fois dedans, ça grésillait et la lumière était. Tout à l'heure il y a eu quelque chose d'anormal; l'ampoule a refusé de fonctionner. Il y a bien eu les grésillements, mais de lumière point. Jane a remarqué depuis longtemps l'hostilité que lui manifeste l'électricité; elle lui envoie des étincelles dans les yeux, des centaines de volts dans les doigts et les ampoules lui éclatent à la figure. Pourquoi?

Jane ne sait pas réparer les plombs, et elle ne le saura jamais car ils lui font peur. Alors elle regrette l'homme qu'elle a quitté il y a neuf mois. D'abord elle n'était pas seule dans sa chambre. Ensuite il savait réparer

les plombs. Mais Jane est entraînée, malgré elle à son avis, dans une nouvelle passion qui ne lui permet pas de se partager. Elle est donc seule dans son lit. Pensive, elle regarde la lampe puis ses ongles. « Mes mains ne sont pas mal », pense-t-elle avec une certaine satisfaction. Mais à quoi lui servent-elles ? Elle ferme les yeux quelques secondes, le temps d'oublier qu'elle n'a que ses draps ou elle-même à caresser. Mais derrière ses paupières closes c'est un visage qui apparaît. Alors, vivement, elle les rouvre. Sa chambre lui semble vide. Elle est presque vide. Elle se demande comment elle va s'éclairer ; qui viendra réparer les plombs ? C'est un problème. C'est embêtant. Jane y pensera demain. Il n'est que neuf heures du soir et elle a rendu la télévision qu'elle louait : c'était trop cher. Il lui reste bien un transistor, mais les piles sont mortes. Jane s'ennuie. Elle pense qu'il y a quelque chose d'immoral dans la solitude quand on a vingt ans. Reste la délectation morose, exercice assez intéressant. Jane s'admire d'être si fidèle, si sage, si mélancolique. Car c'est beau, l'Amour, elle le sait. Et même elle le croit. Mais Il n'est jamais là. C'est un champion du monde, champion de l'absence ; champion du monde de lutte libre et gréco-romaine. Jane a toujours aimé la force physique. Cela la rassure car c'est évident. Et très peu de choses lui semblent évidentes dans la vie. Il a un corps qu'elle aime ; il est beau, dur, impressionnant. Elle sourit quand elle le regarde marcher, suivi des yeux par des inconnus. Il en impose. Jane est fière. Elle sait que c'est enfantin, mais régulièrement une sorte de langueur l'envahit et elle est heureuse quelques secondes, c'est le principal. Il mesure un mètre soixante-dix-huit, il pèse quatre-vingt-deux kilos, il a des cheveux châtain doux, un menton volontaire, un air buté et des dents que Jane aime embrasser. Ses fesses sont deux muscles très importants pour un lutteur ; un

jour, il lui a expliqué que c'était grâce à elles qu'il réussissait certains de ses rétablissements spectaculaires. Elle aime beaucoup ses fesses. Elle n'a jamais tant aimé les fesses d'un homme. Elle les caresse, les pince, les mordille, les embrasse; et, quand il est habillé, elle a souvent envie de mettre sa main dessus. Elle s'étonne de ce goût et elle pense qu'elle l'aime vraiment car en plus de ses fesses elle aime ses pieds. Jane a toujours détesté les pieds; ceux de sa mère d'abord, puis ceux qu'elle voyait sur les plages. Ceux de ses amants enfin. Elle évitait de les regarder, ils la dégoûtaient vaguement. Elle défendait qu'on les pose ou qu'on les réchauffe sur elle. Mais ceux de Gilles, elle les embrasse – il s'appelle Gilles Péret, il a vingt-cinq ans, né un 31 mai, donc Gêmeaux –, elle les tripote, elle les chatouille, elle les caresse. Donc Jane aime Gilles. Gilles qui n'est jamais là et qui l'abandonne, proie vivante, à la solitude.

Il est minuit. Jane est nue sur son lit. Inutile. Elle contemple avec une certaine dureté les points faibles de son corps qui esquissent ce qu'il deviendra tôt ou tard. Déjà cette peau miraculeuse des enfants, ce fruit plein et doux, cette perfection de la chair n'existe plus à vingt ans; dessous, le travail a commencé et envoie ses premiers éclaireurs. Jane pense que le devoir du corps est de vous donner du plaisir, le bonheur peut-être, en échange des saloperies qu'il vous prépare. Elle essaie de s'endormir. En vain. Elle ressasse malgré elle des souvenirs qu'elle connaît par cœur. Elle voudrait pouvoir les vomir comme on vomit un dîner trop lourd. Mais ce ne sont que des larmes qui coulent; la nuit, c'est plus difficile de les retenir.

Bien sûr le sommeil finit par venir, mais très vite c'est le matin. L'heure de se lever; l'heure de vivre ou

l'heure de fuir... D'ailleurs pourquoi se lever? Sans Gilles, Jane n'en voit pas la nécessité. Retrouver son décor quotidien, sa tête du matin et ses problèmes de la veille, non, vraiment cela ne lui dit rien. Et puis il y a cette longue journée qui s'étale devant elle et dont elle ne sait que faire. Les gens sérieux disent qu'il faut assumer sa vie tout en s'assumant soi-même. Bien sûr, il faudrait, je devrais, il faut, il est nécessaire, on doit... Demain, demain je ferai tout cela, se promet Jane. Mais la vie ne se laisse pas si facilement oublier; elle est là, à vous talonner, du matin au soir. Et, comme une pierre au cou des chatons condamnés, elle entraîne Jane dans son sillage. Une Jane qui se débat, mais qui peu à peu apprend qu'il faut accepter, céder, renoncer et, surtout, se trouver des raisons de vivre. Ou plutôt des alibis. C'est difficile. Et peu reluisant. Jane préférerait se rendormir. Mais il y a là cette maudite journée qui la nargue du haut de ses douze heures à vivre, vaille que vaille, coûte que coûte. Et déjà c'est le courrier que la concierge glisse sous sa porte, accompagnant comme d'habitude ce geste d'un coup de sonnette. Vingt fois Jane lui a dit qu'elle ne voulait pas être réveillée le matin à neuf heures. Mais la femme fait semblant de comprendre que Jane ne veut pas se lever pour ouvrir, aussi sonne-t-elle et n'attend pas. Cette petite joie mauvaise doit la réconcilier avec les six étages qu'elle grimpe deux fois par jour...

Au début Jane attendait toujours quelque chose de Gilles. Très vite elle a compris que c'était inutile. Gilles n'écrit pas. Il lui arrive de téléphoner; il arrive aussi qu'ils passent deux jours ensemble. Comme elle l'aime, Jane se persuade que cela lui suffit. Pourtant tous les matins une petite angoisse la taraude et elle se lève le cœur battant. Comme d'habitude il n'y a rien. Enfin, rien de Gilles. Mais Jane feint de ne pas le remarquer. Elle décachette négligemment la première enveloppe : facture des P.T.T.,

toujours plus élevée que ses prévisions les plus pessimistes. La seconde enveloppe contient le chèque qu'elle reçoit chaque mois de sa banque. Mille francs. Cette petite rente qui paie tout juste son loyer et son chauffage lui permet de mourir de faim au chaud quand elle ne travaille pas. C'est son père qui lui verse le premier de chaque mois. Un père qu'elle a à peine connu et qui a refait sa vie en Suède. Sans doute se dédommage-t-il ainsi d'un vague remords vis-à-vis de sa fille abandonnée. Pourtant Jane ne lui en a jamais voulu; du moins elle le croit. Sa mère est insupportable et elle comprend très bien qu'on s'enfuit jusqu'à Stockholm pour lui échapper. Longtemps elle a eu envie d'aller là-bas voir à quoi ressemblait son père. De lui, elle ne connaît que deux ou trois photos qui datent d'une vingtaine d'années et qu'elle garde toujours dans son sac. Petite, elle a souffert de son absence et longtemps elle s'est demandé de quoi son père la punissait. Vers douze ou treize ans, elle a commencé à admettre qu'elle n'était pas la cause de son départ. Aujourd'hui encore elle regrette cette lucidité qui ne lui permet pas de s'illusionner sur les sentiments de son père. Pourtant quand elle parle de lui, elle dit toujours : « Oh ! oui, mon pauvre père, la vie était impossible ici pour lui et il a dû partir; je le comprends tout à fait. » Alors qu'elle ne le comprend pas du tout et que jamais elle ne lui pardonnera.

C'est sans doute de son enfance que date ce refus qu'elle oppose à toute manifestation de sensibilité; elle qui pour un oui ou pour un non avait envie de pleurer s'interdisait farouchement cette légitime et nécessaire satisfaction. Et quand elle pleurait, de s'être trop retenue souvent, c'était toujours seule et en cachette. Très vite, sa mère déclara qu'elle n'avait pas de cœur. Jane, depuis, s'efforce de ne pas la faire mentir. Sans se rendre compte qu'en se vengeant ainsi de la douleur qu'elle éprouve à

ne pouvoir faire connaître ses sentiments, elle aggrave cette douleur et s'interdit, du même coup, toute satisfaction profonde.

Sa mère, Jane ne l'a jamais bien connue non plus. Karine est une femme qui aime le monde en général, et les hommes en particulier. Elle a eu par hasard une fille, Jane. De temps à autre, entre deux amants, elle se souvient d'elle et lui téléphone. Elles déjeunent ensemble, elles rient de leurs petites histoires et puis elles s'oublient. Il faut dire, à la décharge de Karine, que sa fille est un visage lisse ; terme global dont elle désigne cette race, étrange depuis qu'elle s'en éloigne : les jeunes. Pourtant à sa manière elle aime sa fille. Mais d'une façon superficielle, comme elle aime ses amants, ses maisons, ses bijoux et certains restaurants. Quant à Jane, ce qu'elle éprouve pour elle ressemble à cette justice idéale dont rêvait Saint-Just, qui ne cherche pas à trouver l'accusé coupable mais faible.

Après avoir posé distraitemment la facture des P.T.T. et le chèque sur sa table de nuit, Jane s'est recouchée. Peut-être va-t-elle encore réussir à dormir un peu. Mais au bout d'une demi-heure elle est bien obligée d'admettre que le sommeil ne veut plus d'elle. Alors elle saisit quelques journaux, allume une cigarette, et rêve... Avec résignation elle contemple l'ampoule qui pend toujours au bout de son fil rouge ; toute l'injustice du monde est là. Elle se palpe la figure d'un doigt inquiet. Boutons et dartres profitent de la nuit pour envahir le terrain. Rien ce matin. Ses yeux se posent d'objet en objet. Les photos accrochées au mur la rassurent. Si c'est bien elle, cette fille blonde et souriante, la vie est belle. Cela lui donne le courage de rejeter ses draps et d'enfiler sa robe de chambre de célibataire. Celle-là même qu'elle range dans les chiffons à poussière quand Gilles est là. Pour lui, elle enfile un vapoureux déshabillé de soie. Jane est

levée. Elle ouvre même les volets. Il faut dire que sans cet acte volontaire elle ne verrait pas clair pour l'inspection quotidienne de son visage. Elle se trouve le teint triste, il lui manque ces roses plus réelles que les vraies, blush et make-up. Jane est sans indulgence. Chaque centimètre carré est scruté d'un œil froid. Elle ne s'habitue pas à elle-même. Et elle est toujours surprise de se trouver ou si belle ou si laide. Dehors il fait gris et froid. Jane n'a pas envie de s'habiller, pas envie de faire ses courses, pas envie de vivre. Elle se regarde dans la glace en grimaçant ; cela la fait rire. Elle rit parce qu'elle se trouve moche, laide, affreuse. Elle rit aussi parce qu'elle sait qu'en un quart d'heure et quelques efforts elle sera jolie. Mais Gilles est si loin. Avec satisfaction elle pense que les hommes sont des imbéciles qui se laissent prendre à un visage ; s'ils la voyaient là, maintenant, ceux qui lui font des déclarations enflammées ? Elle a l'impression de leur jouer un bon tour. Il faut tellement se fatiguer pour être une des plus belles, massages, nettoyages de peau, épilations, décolorations, régimes, maquillages, œil brillant et lèvres humides... TOUT. Souvent, quand Jane est seule, elle laisse tomber le joug ; seule, ou quand elle vit depuis un certain temps avec un homme. Elle prétend que c'est un excellent moyen pour connaître l'intensité de leurs sentiments. « Si tu m'aimes, tu dois m'aimer sous tous mes angles, et surtout sous les mauvais. » C'est trop facile après tout d'aimer les gens pour ce qu'ils ont d'aimable ; cet amour-là ne l'intéresse pas. « Aime-moi pour le pire », aime-t-elle leur dire. Et le pire, ils y ont droit. Le cheveu hirsute, le teint brouillé, la robe de chambre sale et décousue qu'elle ne quitte pas du week-end, l'huile d'olive dont elle s'enduit le corps et les cheveux – pour des jours meilleurs –, les jérémiades, les insultes. Alain, qui l'avait vraiment aimée, poussait sa passion jusqu'à la préférer dans cet état. « Ainsi, pensait-il,

je possède quelque chose d'elle que personne d'autre ne connaît ou ne sait apprécier.» Jane, donc, mue à la fois par un certain sadisme et une réelle lassitude, offrait sa laideur comme d'autres offrent, dans l'intimité, leurs cheveux dénoués. Souvent elle regarde une photo du début de leur amour qu'elle a épinglée au mur. Ils y sont beaux, jeunes et éternels. C'est si loin déjà. Alain était son premier amour. Ils ont tout découvert ensemble : le plaisir, la jalousie, les disputes qui vous écorchent vif, la tendresse, le sommeil à deux, l'inquiétude. Bref, ce qu'on appelle ordinairement l'amour. Mais Jane était trop jeune et trop avide de connaître du nouveau, des nouveaux, pour être fidèle. Et elle l'a quitté. «Maintenant, je ne suis laide pour personne», pense-t-elle mélancoliquement. Car Jane, elle, ne s'aime pas sous ses mauvais angles. Mais s'aime-t-elle sous ses bons ?

Il est onze heures vingt et Jane est enfin habillée. Elle a décidé d'aller déposer son chèque à la banque car elle a un déficit de deux cent cinquante francs. Pourtant, malgré de constants problèmes d'argent, elle ne travaille guère. Le moins possible. Car, outre le fait qu'elle n'aime pas travailler, elle déteste l'idée d'être asservie à des besoins dits naturels, tels que manger ou s'habiller et qui devraient donc, par définition, être comblés naturellement. Mais l'envie d'une robe ou d'une paire de bottes devenait de temps à autre assez puissante pour la soumettre à cet état contre nature. Son humeur était alors exécrable et elle maudissait quarante fois par jour et son père et sa mère qui l'avaient fait naître dans un monde si mal organisé. D'un même mouvement elle bénissait également et son père et sa mère qui, l'un régulièrement, l'autre irrégulièrement, lui permettaient de vivoter sans problèmes réels. Naturellement la pomme et l'œuf coque sont souvent au menu ; Jane se venge de cette austérité plus ou moins obligatoire en faisant des orgies de bouffe

deux ou trois fois par mois. Ces jours-là, elle remplit son réfrigérateur de victuailles multiples et assez abondantes pour nourrir pendant deux jours une famille nombreuse, et elle les engouffre en quelques heures. D'autres fois, plutôt que de quantité, c'est de raffinement dont elle a besoin ; foie gras, saumon fumé ou château-margaux lui semblent soudain indispensables à sa survie physique autant que mentale. Et justement, ce matin, Jane sent monter en elle une envie pressante et incontrôlable de nourritures terrestres. Mais c'est une envie encore vague et sans nom. Aussi elle se maquille lentement et traîne dans tous les coins de sa chambre en cherchant à la définir. Une fois qu'elle aura trouvé, tous ses problèmes seront résolus, elle en est sûre. Au moins pour aujourd'hui. Pour la dixième fois elle se regarde dans la glace, elle regarde par la fenêtre et soudain, ça y est, elle sait. Et déjà elle salive à l'idée de ce petit fruit rouge sur sa langue. Des cerises. Elle veut manger des cerises. Absolument. Impérativement. Et tout de suite. Plus rien d'autre ne compte et toute son énergie inemployée se jette dans l'accomplissement de ce désir qui donne, enfin, un but à sa journée. Bien sûr les cerises sont hors de prix en février ; mais *Fauchon*, ce n'est pas fait pour les chiens et la vie est courte... Jane enfile son manteau, dévale les escaliers, attrape au vol un autobus et arrive, essoufflée et ravie chez *Fauchon*. Là, elle échange avec volupté un chèque de quatre-vingts francs et quelques centimes contre beaucoup de cerises et un kilo de pêches. Sensation sublime. Elle sort du magasin, apaisée, sereine. Une à une elle déguste ses cerises et jette ses noyaux dans les jambes des gens sérieux qui lui lancent des regards vaguement réprobateurs. Elle se sent heureuse et triomphante. Les cerises ont un goût inimitable de cerises et la vie a un goût de rires et de folies. Jane a réussi à voler quelques instants de bonheur à la sagesse,

au bon sens, à la raison; bref, à ce qui ordinairement gâte la vie des hommes.

Cela n'avait pas de prix; c'était l'été en hiver.

«Je m'étais rendu mieux compte depuis qu'en étant amoureux d'une femme nous projetons simplement en elle un état de notre âme; que par conséquent l'important n'est pas la valeur de la femme, mais la profondeur de l'état; et que les émotions qu'une jeune fille médiocre nous donne peuvent nous permettre de faire monter à notre conscience des parties plus intimes de nous-même, plus personnelles, plus lointaines, plus essentielles, que ne le ferait le plaisir que nous donne la conversation d'un homme supérieur ou même la contemplation admirative de ses œuvres.»

MARCEL PROUST,

À la recherche du temps perdu, t. II

À l'ombre des jeunes filles en fleurs.

Jane aime Gilles pour l'effet qu'il produit sur elle; beaucoup plus que pour ce qu'il est objectivement. Bien sûr elle finit par s'attacher à l'homme dans la mesure où elle lui est reconnaissante des sensations qu'elle éprouve ainsi que des découvertes qu'il lui fait faire sur elle-même. Mais Gilles pourrait être n'importe quoi d'autre, cela ne changerait rien. Comme il est, elle le prend, sans s'aveugler pourtant le moins du monde; et si elle le juge sans complaisance, elle n'en mesure que mieux cette